

## Réception d'Aymeric Zublena par Paul Andreu

J'ai beaucoup hésité. Allais-je vous tutoyer ? Allais-je te vouvoyer ?

En définitive, le tutoiement l'a emporté. Pour cette raison au moins que nous sommes à peu près du même âge, c'est-à-dire jeunes, n'est-ce pas, pleins de désirs encore et d'espérance.

Sans risque de me tromper, je sais où tu étais le 12 juillet 1998. Dans ton stade, celui dont tu avais gagné le concours quatre ans auparavant, avec Macary et Regembal et Constantini et dont la construction s'était achevée quelques mois avant. Trois buts et la coupe, que peut rêver de mieux un architecte qu'une telle inauguration de son œuvre ? Tu étais, vous étiez, les architectes de la victoire ! Les caméras de la télévision n'en finissaient pas de tourner sur l'ovale du toit suspendu.

Le Stade de France. C'est l'ouvrage par lequel ton travail est le plus connu. Mais un autre, un peu moins connu du grand public et des médias, a une importance aussi grande : l'Hôpital Georges Pompidou, à Paris.

Le premier s'est dessiné et construit vite, dans une presse mêlée d'allégresse, quatre années passées sans répit, encombrées de difficultés sans nombre mais sans que le doute jamais s'insinue, il faut construire, on va construire. Le second au contraire, qui a occupé quatorze ans de ta vie, du concours que tu as gagné en 1984 à l'inauguration en 1998 - était-ce avant ou après les buts victorieux de Zidane, qu'importe – a eu une histoire autrement compliquée. Dans le livre publié par Mardaga qui décrit tes travaux, pas un mot là-dessus. Une description simple, très technique, modeste. Que de doutes pourtant, de remises en cause, d'hésitations venant se briser sur toi, comme pour éprouver la solidité de ton projet et ta détermination à le faire, à le faire bien, pour le service de tous ceux que l'hôpital rassemble, patients, familles, soignants, dans une solidarité moins voyante que celle des stades, moins célébrée par les médias, mais tellement plus profonde. Pour toi, cet hôpital aura été l'ouvrage de formation, celui qui vous construit autant qu'on le construit.

Sacrée année 1998 quand même ! Regardons en arrière. Vingt cinq ans de carrière. Cette année 1998 marque le terme de vingt cinq ans de carrière. Ce n'est pas rien. Et tu l'as montré bien clairement depuis, ce n'est pas tout. Mais c'est en 1973 qu'apparemment au moins tout commence, quand vous fondez, Autran, Gruber, Macary et toi, la SCAU, une association originale entre des architectes qui rassemblent leurs moyens sans fondre leurs personnalités et

qui, peut-être pour cette raison, durera. Vous travaillez tantôt ensemble, tantôt séparés. La SCAU grandit mais chacun de vous encore plus qu'elle.

Tu construis des logements d'abord, un centre commercial, des bureaux, presque tous situés dans les villes autour de Paris, les villes que l'ont appelle alors, et parfois encore, « nouvelles » et celles plus anciennes pour lesquelles, je ne sais pourquoi, on utilise, aujourd'hui en le dénaturant, le nom de « quartiers ». En 1982, tu es invité à faire le concours d'un bloc chirurgical. L'administration en charge de la construction des hôpitaux veut les changer, consulte d'autres architectes. Ce sera, pendant une longue période, un effort de conception et de création continue, qui donnera son visage nouveau à l'hôpital, plus technique, plus complexe dans ses réseaux mais plus soucieux à nouveau de relations entre les personnes et de la dignité de chacun. Cela donnera de magnifiques ouvrages comme le Mac Kenzie à Edmonton au Canada, l'immense polyclinique d'Aix la Chapelle, l'hôpital Robert Debré à Paris dû à Pierre Riboulet et l'Hôpital Georges Pompidou.

Tu gagnes ce concours en 1982, ce qui s'appellera le Bloc opératoire du Professeur Bismuth - il te dira après le concours pourquoi il avait voté pour toi, parce qu'il avait aimé cette « jolie courbe que tu avais mise au bout du couloir » - et tu construis. Désormais c'est une part importante de ton activité que tu consacres à l'étude et à la construction d'hôpitaux, à Paris, à Nîmes, à Nantes, avec toujours le même souci d'en faire des lieux accueillants, ouverts sur la ville et qui en soient à bien des égards le prolongement, avec toujours la même attention portée aux besoins et aux espérances de chacun de tous ceux que la maladie rassemble. Comment diminuer les trajets quotidiens, parfois très longs, des infirmières, où placer leurs zones de détente ? Comment dessiner les lieux d'attente des consultations, pour qu'ils n'accroissent pas la tension et l'appréhension mais aussi l'ennui, la fatigue ? Dans ces lieux où la technique est toujours plus fréquente, efficace et exigeante, comment soignera-t-on les personnes autant qu'on combattrait leurs maladies ? L'architecte, tu le dis, y est sollicité de toutes parts, on attend de lui mille choses, grandes ou minuscules et, par-dessus tout, une qualité bien inégalement distribuée, la modestie. La modestie, pas la médiocrité bien sûr, ni l'absence d'ambition, la modestie qui est de règle, ou devrait l'être, quand il s'agit de servir les autres et singulièrement ceux qui sont confrontés à des difficultés qui les dépassent. Que signifieraient pour eux de « grands gestes » adressés à d'autres par-dessus leur tête, sinon une exclusion supplémentaire ?

Logements, hôpitaux, mais bientôt d'autres programmes. Des établissements d'enseignement, des sièges sociaux, des bureaux. Des ouvrages différents qui appellent des réflexions et des formes nouvelles grâce auxquelles ton travail s'approfondit, se confirme et se développe.

De 1989 à 1993, tu étudieras et construiras le pôle universitaire d'Illkirch dans la technopole de Strasbourg. C'est le rassemblement dans un même ensemble de cinq unités scientifiques distinctes qui doivent pouvoir évoluer librement et marquer leur identité. Cela aurait pu t'inciter à les disperser. Tu les rassembles dans une construction unique, dense, qui se développe autour d'un espace central libre, l'analogie, dis-tu, la réinterprétation, de ce quadrilatère central autour duquel les collèges anglais s'organisent. Car, là encore, même si cette exigence n'est pas première dans le programme, tu la juges primordiale, il faut qu'étudiants et enseignants de diverses disciplines ne s'ignorent pas, il faut qu'ils se rencontrent, qu'ils aient une chance de se rencontrer, même si les emplois du temps des uns et des autres réduisent cette chance, même si certains, pleins de bon sens mais sans espoir, la jugent négligeable.

Ta manière de construire s'affirme et s'affine. L'acier, le verre, les panneaux métalliques donnent au bâtiment beaucoup de précision et servent ta recherche calme de la clarté et de la lumière.

L'École des Mines de Nantes plus tard, de 1992 à 1994, puis le Lycée de Créteil te permettront de reprendre ces thèmes et de les développer de manière différente.

Il y a des années bénies : c'est en 1989 aussi que tu entames deux ouvrages importants, le centre de formation d'IBM à Marne-la-Vallée et l'immeuble de la Direction de l'Action sociale, de l'Enfance et de la Santé de la ville de Paris, la DASES, au bord de la Seine, face au Jardin des Plantes et à la Gare d'Austerlitz, au coin de l'avenue Ledru-Rollin. Signalons, pour la petite histoire, que ce bâtiment était destiné à l'origine à la Préfecture de Paris, toujours logée pour l'instant dans la tour de LAPRADE à Sully-Morland. Un conflit survenu en cours d'étude entre le Maire de Paris et le Ministre de l'Intérieur de l'époque en a changé la destination. C'est ainsi, que l'Enfance et la Santé y ont gagné d'être logées face à la Seine dans un bâtiment original.

Ce sont tous les deux des ouvrages importants et difficiles, le premier par son programme, le second par son site. Dans le premier, c'est de la difficulté même à laquelle tu dois faire face – comment organiser efficacement, à l'intérieur d'un parallélépipède dense, des circulations nombreuses et différentes dont la sécurité exige qu'elles soient strictement séparées – que tu

tires l'originalité du bâtiment, des passerelles minces, élégantes, qui découpent l'espace en diagonale.

Dans le second, terriblement contraint par l'angle dur de l'Avenue Ledru-Rollin et par l'exiguïté du trottoir devant la façade qui regarde la Seine, tu crées un atrium étroit, sur toute la hauteur du bâtiment, un espace de transition apparemment, comme ceux qu'a inspiré dans les années récentes la recherche d'économies d'énergie, mais dont on s'aperçoit qu'il s'ouvre le matin et se ferme le soir parce que ce que l'on a cru que sa façade est une porte en fait, une porte immense, démesurée dont le déplacement latéral ouvre l'angle du bâtiment en évitant tout encombrement du trottoir. La difficulté, ici encore, est l'origine du projet. Mais n'en est-il pas toujours ou en tout cas souvent ainsi ? Ce que nous appelons le fonctionnalisme et le contextualisme sont des attitudes nécessaires, honnêtes, intelligentes. Ce ne sont pas des théories à elles seules, comme on l'a dit et redit parfois. Seulement des bases solides pour l'architecture la plus libre et la plus imaginative.

Impossible d'évoquer tous les ouvrages que tu as construits. Plus impossible encore d'évoquer toutes les études que tu as faites à l'occasion de concours. Elles font pourtant partie de ton œuvre. Pour toi, comme pour beaucoup d'autres architectes, elles sont inégales, bien sûr, et les jurys ont eu plus d'une fois raison de ne pas les retenir. Mais pas toujours. Il y a des idées qu'ils ne voient pas ou refusent de voir, certaines parce qu'elles ne se dégagent pas clairement et qu'elles ne sont encore que des promesses trop vagues, mais d'autres, aussi, parce qu'elles heurtent leurs propres idées et vont au-delà de leur imagination. Idées dont on espère qu'elles reparaitront ailleurs plus fortes, mais le plus souvent perdues, regrets que le temps finit par effacer, la vie d'un architecte en est pleine.

J'imagine que le projet d'un pont habité au dessus des voies ferrées à Massy fait partie de ceux que tu regrettes. Une arche de deux cent cinquante mètres, associant une gare, des bureaux des commerces, liant des espaces écartelés, composant un paysage. Ce projet rassemblait, à un état encore embryonnaire, beaucoup de tes préoccupations. C'était un ouvrage d'art. Tu en as construit un avec bonheur, le pont Gustave Flaubert à Rouen, dont on dit qu'il est le pont levant le plus haut d'Europe. Un autre ouvrage semblable, celui de Bacalan-Bastide est resté, à ton grand regret, à l'état de projet. Tu aimes les ouvrages d'art. Mais celui de Massy était d'avantage, c'était aussi un espace fonctionnel et technique bien conçu, mais encore et surtout un ouvrage essentiellement urbain.

Urbain, voilà ce qui est important pour toi. Les mots avec lesquels tu décris tes projets le disent, leur forme et leur organisation le montrent, la référence à la ville, le respect, le souci de la ville sont à tout moment présents dans ton travail.

C'est par l'urbanisme, comme beaucoup d'architectes de ta génération et de la suivante, que tu as commencé. En 1967, quand tu termines tes études d'architecte avec un deuxième Grand prix de Rome - sans doute seras-tu le dernier reçu ici de cette espèce qui autrefois y fut si nombreuse – et les études d'urbanisme que tu as faites par ailleurs, après un temps dans l'agence de Raymond Lopez, tu vas rejoindre ceux qui travaillent dans et pour les villes nouvelles. C'est alors un monde en effervescence, traversé de désirs et d'enthousiasmes. A la tête de l'entreprise, il y a de fortes personnalités, ceux qu'on appelait « les grands serviteurs de l'État », Delouvrier, Millier, Goldberg et tant d'autres...

Est-il vrai que, survolant en hélicoptère avec Paul Delouvrier la région parisienne, et découvrant son développement anarchique, le général De Gaulle lui a demandé « de mettre de l'ordre dans ce bordel » ?

Quoi qu'il en soit, il s'y est employé en s'entourant d'un groupe de fonctionnaires intrépides. Nouveaux réseaux de transport, villes nouvelles, cinq au total, Évry, Cergy-Pontoise, Saint-Quentin-en-Yvelines, Marne-la-Vallée, et Melun-Sénart, dont chacune devait accueillir chacune 500 000 habitants. Leur ambition commune est immense, leur détermination et leur désintéressement admirables. Plus tard, bien plus tard, quand tant d'habitants de la région parisienne auront bénéficié dans leur vie quotidienne de ces bouleversements, il sera de bon ton de les critiquer à l'envie, de stigmatiser les erreurs commises par ceux que l'on nommera désormais, et pas seulement en urbanisme, les « technocrates ». Et il est vrai qu'elles ont été nombreuses ces erreurs, bien plus nombreuses, en tout cas, que celles de ceux qui ensuite, vivant de l'héritage, n'ont plus fait grand chose mais ont beaucoup parlé. Mais passons.

Pour mener à bien ce désir de conception nouvelle, il faut toute sorte de gens, il faut en particulier des architectes qui acceptent des missions nouvelles, assez éloignées des normes. Beaucoup de jeunes architectes y sont prêts, lassés eux-mêmes de voir que rien ne bouge, que se perpétue « l'urbanisme du chemin de grue », et que l'on « produit » des logements en nombre, dans une prolifération inorganique. On leur fait confiance. Ils se mettent au travail. En 1967, tu es l'un de ceux-là.

Tu as déjeuné avec Jean Délus. C'était par hasard. Il t'a proposé de t'enrôler. Cela t'intéresse mais tu hésites. Fainsilbert, que tu croises, te l'affirme sans ambages : quand on vous propose

d'entrer à l'IAURP (Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Parisienne) , - il en fait partie lui-même – on accepte sans discuter.

Oui, en effet ! Et te voilà au travail à Marne-la-Vallée !

Tu y es en charge des études du centre urbain régional. Au cours de soirées publiques houleuses, tu apprends à affronter les critiques venues de tous bords, à exposer tes schémas urbains, à écouter les élus, les opposants, les représentants des diverses associations. Rude école pour un architecte encore jeune.

Pendant presque quinze années tu poursuivras ce travail d'urbaniste à Marne la Vallée. Tu cherches, tu apprends, tu agis.

Dans le même temps tu deviens professeur. Apprendre et enseigner, cela va ensemble, c'est – ce devrait toujours être - un seul processus continu.

Durant plus de vingt ans, tu as été professeur à Paris-Villemin, une des nouvelles écoles d'architecture nées dans l'effervescence des années qui suivirent Mai 68. Tu y parlais d'architecture proliférante, d'habitat pour le plus grand nombre, de macro-structures urbaines. Tu disais l'importance d'imaginer l'espace mais aussi d'apprendre à le construire. Tu t'es battu pour que le dessin, les croquis à la main, restent, malgré l'informatique, un outil essentiel dans l'enseignement de l'architecture. Tu ne l'as abandonné qu'à regret, quand le projet du Grand Stade de France, venant s'ajouter aux autres, t'y a contraint.

L'urbanisme, tu ne l'abandonneras pas. Il a marqué toute ta carrière, ta pensée a pris forme avec lui. Un temps, l'intérêt général s'est détourné de lui. Durant l'époque des « Grands projets », c'est la volonté de marquer la ville et le temps qui a dominé, en construisant de grands équipements, en faisant d'eux des monuments. A Paris d'abord, pendant plus de vingt ans, du Musée d'Orsay au Musée des Arts Premiers. Dans beaucoup de villes de France aussi, par un effet d'entraînement. C'est un cycle qui s'achève avec une nouvelle prise de conscience de l'urgence de faire face aux nécessités de la vie quotidienne de populations urbaines en augmentation constante, de mieux gérer les ressources naturelles, de mieux répartir les profits. Au « Grands projets », succède l'idée du « Grand Paris », projet emblématique mais qui cette fois, a été précédé de plusieurs autres projets en France, moins voyants, moins célébrés, plus modestes, et, pour le moment au moins, plus réels.

Une grande consultation a été lancée. Ceux qui craignaient - j'en étais - qu'elle ne soit, comme d'autres projets urbains ambitieux de ces dernières années, qu'une foire aux vanités

de plus, avaient tort. Le temps était court mais le travail intense d'un grand nombre de spécialistes, au sein de chacune des dix équipes, a produit, non pas un projet - qui ne pourrait être encore que médiocre et qui doit rester un but que l'ambition repousse toujours plus loin - mais une grande quantité d'idées, d'analyses et de réflexions à partir desquelles l'action, les méthodes, des structures et une organisation enfin, toutes provisoires et améliorables bien sûr, peuvent être mises en place. C'est à un grand renouveau du sérieux et de l'enthousiasme que nous avons assisté. Il a la même générosité que celui que j'évoquai précédemment, il répond à un désir semblable d'améliorer les conditions de vie de tous. Comment éviter qu'il se perde, qu'à des mois d'imagination succède des mois de stagnation ou de recul, qu'il retombe à la fin dans la médiocrité. Une seule chose est certaine : il faut *inventer*, plus que des modèles à imiter, c'est cette certitude que nous donne l'Histoire. Les habits des « grands serviteurs de l'État » sont hors d'usage, plus personne ne peut les porter sinon pour reproduire seulement des erreurs. Les « Grands Travaux », faits à grand renfort de machines et d'argent, ne garantissent plus aucun progrès. Il faut, pour tout et partout, inventer. Quel bonheur !

C'est dans cette éclaircie d'espoir et de passion générale pour l'urbanisme, cet urbanisme auquel tu as consacré tant de ton travail et de ta vie, que tu es reçu dans notre Maison. Tu le sais déjà, il arrive que l'espoir se trouve désorienté dans les grandes perspectives que l'immortalité dessine, et qu'il s'épuise. Tu connais déjà cette capacité que nous avons tous ici à contrôler nos passions, à ne pas leur donner libre cours, à les oublier parfois dans le confort pourtant bien peu douillet de notre habit noir et vert. Oui, tout cela, certainement, tu le sais. On te l'a dit. L'espoir que j'exprime, au nom de tous j'en suis convaincu, c'est que tu fasses mentir ceux qui te l'on dit et que tu nous aides tous à rester immortellement jeunes dans une Académie elle aussi immortellement jeune, pleine d'espoir et d'ambition.

An nom de tous, sois le bienvenu.